

## QUAND L'HISTOIRE S'AFFRANCHIT DE LA GEOGRAPHIE

(conférence Forum Changer d'Ere 3 juin 2015)

Percy Kemp

Il y a de cela une trentaine d'années, inaugurant une politique pour le moins osée et emplie de dangers pour le pays meurtri dont il venait d'hériter un président libanais fraîchement élu avait, dans un discours aux accents napoléoniens, promis à ses concitoyens que sous son égide le pays entrerait de plain-pied dans l'histoire. L'un de ses détracteurs, qui était semble-t-il plus churchillien que napoléonien, lui avait alors rétorqué disant qu'il ferait sans doute entrer le Liban dans l'histoire au prix de sa sortie définitive de la géographie.

Longtemps, et tant, depuis les bancs de l'école, histoire et géographie avaient été pour moi intimement liées, cette répartie caustique m'avait fait sourire. Récemment cependant, j'en suis venu à me dire que l'union sacrée de l'histoire et de la géographie battait sérieusement de l'aile, l'histoire s'affranchissant allègrement des contraintes que sa vieille compagne fait peser sur elle.

Rien n'illustre à mes yeux mieux ce mouvement d'émancipation de l'histoire vis-à-vis de la géographie que les mesures mises en place par les Etats-Unis pour asseoir leur domination. Il y a deux siècles de cela, désireux de mettre l'Angleterre à genoux, Napoléon avait eu recours à un blocus continental. Aujourd'hui, souhaitant arriver aux mêmes fins avec leurs ennemis, les Etats-Unis n'ont nul besoin de couvrir les mers de leurs navires de guerre ou d'obscurcir les airs de l'ombre de leurs chasseurs. Désormais les sanctions ont remplacé le blocus, et de simples mesures informatiques et électroniques—mesures ne s'inscrivant dans aucun *topos* et ne relevant d'aucune géographie—y suffisent.

Plus éloquents encore sont les systèmes d'armes a-topiques que les Etats-Unis déploient en appui à leur hégémonie, notamment les missiles de croisière, les bombardiers à longue portée et les drones de combat, armes qui

s'inscrivent plus dans l'espace que dans le territoire, et qui relèvent plus d'une certaine spatiographie que d'une simple géographie.

Certes les armes a-topiques ont de toujours existé. Au fil des siècles, flèches, traits d'arbalète, boulets de canon, obus de mortier et bombes larguées auront tour à tour été utilisés comme autant de moyens de projection en avant de la force militaire, ramollissant pour ainsi dire l'ennemi et préparant le terrain devant l'avancée des troupes terrestres (des troupes topiques). Ce qui est néanmoins nouveau aujourd'hui c'est que les armes américaines a-topiques ne sont plus déployées en conjonction avec d'autres armes en vue d'envahir un territoire donné, mais qu'elles le sont en lieu et place de celles-ci, leur déploiement ayant pour but premier de contrôler un territoire par simple télé-domination (par domination à distance), sans avoir pour cela ni à l'occuper ni à le gérer.

Par-delà la contingence du conflit ukrainien dans lequel il s'inscrivait, serait-ce, je me le demande, en ce sens qu'il nous faudrait interpréter le discours que le président Obama avait prononcé à Bruxelles en mars 2014, lorsqu'il avait dit : « Contrairement aux Russes en Crimée, nous, nous n'avons pas annexé l'Irak après l'avoir envahi. » ? Si c'est le cas, alors, il nous faudrait conclure que contrairement aux empires qui l'ont précédé l'empire américain serait le premier à vocation spatiale ; le premier qui ne procéderait plus par simple expansion horizontale ; le premier qui, évitant les obstacles inhérents au territoire, faisant aussi l'impasse sur les problèmes liés à la gestion au quotidien des pays conquis, peut prétendre faire l'histoire tout en ignorant la géographie.

Que ce soit en Irak, en Afghanistan ou ailleurs, l'empire spatial américain n'occupe de fait le terrain que pour un temps. Et même s'il maintient partout des bases militaires, il ne se frotte pas aux populations locales. Se refusant à les gérer, il préfère procéder par expéditions préventives ou punitives, intervenant ponctuellement et se contentant le reste du temps d'exercer son pouvoir par télé-domination en demeurant à bonne distance sanitaire d'une planète mise, non seulement sous télésurveillance constante, mais aussi en quarantaine.

Dans ses *Entretiens de Bagdad*, mettant en scène une discussion autour de l'héliocentrisme et du géocentrisme, le grand arabisant André Miquel fait dire au mathématicien et cosmographe médiéval Ishâq Ibn Zubayr : « Quant à

moi j'ai toujours su que la terre était au centre du monde, parce qu'elle est au centre de l'infinie tendresse de Dieu. » Or, sans aller jusqu'à évoquer l'infinie tendresse de Dieu, force est de constater, que la terre n'est plus au centre de la tendresse de l'Amérique. Il y a là déplacement, cette politique américaine étant moins géo-centrée qu'elle n'est géo-ciblée.

Osant une comparaison avec la mythologie, je dirais que l'empire américain occupe l'espace qui fut créé, lors de la castration d'Ouranos, par la séparation du ciel et de la terre. Au commencement, on le sait, il y avait Chaos, l'Espace-Abîme, auquel s'opposait Gaia, la terre. Répondant à Chaos par un ordre stable, Gaia engendra Ouranos, le Ciel, les Monts, et Pontos, la Mer. Elle s'unit ensuite à son fils Ouranos et de cette union du ciel et de la terre naquirent les Titans, les Cyclopes et les Cent-Bras. Craignant ses enfants Ouranos les enferma cependant dans les entrailles de la terre, ce qui provoqua la colère de Gaia qui ourdit un plan avec son fils Kronos, un Titan, afin de neutraliser Ouranos. Alors que ce dernier s'accouplait à elle Kronos approcha et, d'un coup de serpe, il trancha les parties génitales de son père qui décolla littéralement de sur sa mère et s'en sépara à tout jamais. Or il me semble que c'est à une séparation similaire du ciel et de la terre, que les Américains procèdent aujourd'hui.

De fait, alors que les autres nations continuent de raisonner en termes géopolitiques et d'évoluer à ras de terre (à ras de *Gé*, auraient dit les anciens Grecs : *Gé* comme dans géographie, *Gé* comme dans géopolitique), les Etats-Unis, eux, réfléchissent autant en termes spatiopolitiques et évoluent déjà dans un cyberspace lisse, loin des aspérités du terrain, des accidents du relief, et des complications sans fin que cela entraîne. Loin, en vérité, de toute géographie. Ce qui pourrait expliquer cet autre mot du président Obama qui, au sommet du G7 du printemps de 2014, avait dit sur un ton de mépris que la Russie empêtrée dans le borbier ukrainien « n'était rien de plus qu'une puissance régionale. ». Puissance régionale, par opposition aux Etats-Unis, seule puissance qui réussit à être globale sans pour autant occuper des territoires et en gérer les populations.

Osant, cette fois, une comparaison avec le foot, je dirais que la spatiopolitique est à la géopolitique ce qu'au football le marquage zonal est au marquage individuel. Dans le marquage individuel on assigne à chaque

défenseur un joueur adverse à qui il se doit de coller de près, où que ce dernier se trouvât sur le terrain. Tandis que dans le marquage zonal le terrain, entendu, non comme territoire mais comme espace, est d'emblée quadrillé en zones, chaque zone étant assignée à un défenseur chargé de sa surveillance.

Le refus américain de jouer à fond le jeu géopolitique traditionnel et d'assumer pleinement les responsabilités qui incombaient jadis à tout pouvoir impérial explique sans doute pourquoi, depuis la fin de la guerre froide, nous avons l'impression de vivre dans un monde chaotique régi par le temps court et caractérisé par la navigation à vue et l'absence de toute vision stratégique. Pourquoi nous évoquons aussi l'ignorance dans laquelle les Américains sont des autres cultures, ainsi que les atermoiements de leur politique étrangère et ses changements de cap si fréquents. Pour tout dire, au vu des équilibres très instables qui régissent aujourd'hui les relations internationales, nous ne savons plus trop si notre monde serait mono-polaire, ou s'il serait multipolaire.

Ce désordre n'est cependant qu'apparent et, même si nous en souffrons réellement, il n'est pas à mon sens historiquement conséquent. Car en réalité notre monde est à la fois multipolaire et mono-polaire. Il est multipolaire sur le plan géopolitique, mais il est en même temps mono-polaire sur le plan spatiopolitique. Et sur ce plan, force est de constater qu'on ne retrouve que les élites cybernétiques américaines, les autres élites—y compris, dirais-je, les élites politiques américaines elles-mêmes--n'y trouvant leur place que par leur seule grâce. Après tout, qu'est-ce, étymologiquement, que la cybernétique, si ce n'est l'art de gouverner ?

Certes, l'histoire continuera d'évoluer sur les deux plans géopolitique et spatiopolitique. Mais en prenant comme elle le fait ses distances avec le grouillement des corps, en prenant aussi du recul par rapport au déferlement des événements, en niant surtout les intentionnalités et les individualités pour ne retenir que les fonctionnalités et les schémas comportementaux la spatiopolitique me semble bien partie pour s'imposer à terme comme le partenaire privilégié de l'histoire. Cette dernière sera alors de moins en moins géo-centrée et de plus en plus géo-ciblée, quand notre planète ne sera plus au cœur, encore moins *le* cœur, de l'activité humaine historiquement conséquente, mais une parmi d'autres planètes du système solaire sur laquelle

cette activité portera. A ce moment-là, le genre humain sera de moins en moins terrien.